

Extraits de la littérature Japonaise du XXème siècle.



Miyazawa Kenji 宮沢賢治 (1896-1933)

Kenji Miyazawa est l'un des plus grands écrivains japonais de ce siècle. Il renouvela en profondeur la poésie japonaise, créa un vocabulaire entièrement nouveau, utilisant à merveille rythmes et sonorités. Il nous projette dans l'univers de l'enfance, où l'invisible et le visible se rejoignent, au bord du merveilleux. Miyazawa écrit ses contes dans les années vingt ou trente, à une époque où il se passionnait pour l'astrologie et la cosmologie. Ainsi *Le train de la voie lactée*, récit qui se déroule pendant la nuit de la fête du Centaure, égare le lecteur dans un monde où le réel se dissout, un monde merveilleux, un monde féerique. Ingénieur agricole, il consacra sa vie à l'amélioration des conditions de vie des paysans. Ce fut un génie solitaire, épris d'absolu : fervent bouddhiste, il concevait la littérature comme une mission. Son oeuvre, quoique inclassable, fait désormais partie des classiques.

Extrait de « Le restaurant aux nombreuses commandes » dans « Le train de la voie lactée » traduit par Françoise Lecœur.



Kawabata Yasunari 川端康成 (1899-1972)

Né à Ôsaka et orphelin dès son plus jeune âge, Kawabata connaît une enfance très solitaire. Il poursuit pourtant de brillantes études et, après avoir créé avec ses amis la sixième série de la revue *Shinshichō* (*Nouvelle pensée*), il sort diplômé de l'université de Tôkyô en 1924. Il participe également à la rédaction du tout jeune mensuel *Bungei Shunjū* (*Les Annales littéraires*) et, en 1924, fonde la revue *Bungei Jidai* (*L'Époque littéraire*) dans laquelle il publie, deux ans plus tard « *La Danseuse d'Iz* » ; Kawabata est d'ores et déjà considéré comme l'un des représentants les plus doués de l'école néosensualiste. Après s'être attaché dans plusieurs romans à décrire la vie de bohème dans le quartier populaire d'Asakusa, il entreprend en 1935 la rédaction de ce qui reste sans doute son chef-d'oeuvre absolu : « *Pays de neige* », qu'il n'achèvera qu'en 1947. En 1968, il reçoit le prix Nobel de littérature, ce qui contribue à faire largement connaître son oeuvre en Occident. Pourtant, deux ans après le suicide de son ami Mishima, il met lui-même fin à ses jours en 1972.

« Le visage de la morte » et « Le Chemin d'argent » extraits de « Récits de la paume de la main » traduit par Anne Bayard-Sakai et Cécile Sakai.



Dazai Osamu 太宰治 (1909-1948)

Dazai Osamu, de son vrai nom Tsushima Shuji, est né dans le village de Kanagi, préfecture d'Aomori. Brillant élève durant toute sa scolarité, il intègre en 1927 le Centre d'Etudes Supérieures de Hirosaki. Le 10 décembre 1929, il fait la première de ses nombreuses tentatives de suicide. Bon an mal an, il réussit tout de même ses examens de fin d'année et intègre l'Université de Tôkyô, section littérature française, en avril 1930. De plus en plus impliqué dans la vie littéraire, il s'implique, en parallèle, financièrement et physiquement dans les actions du parti communiste. Sa production littéraire de l'époque est essentiellement poétique et il compose nombre de haïku. 1933 est l'année où il publie pour la première fois une nouvelle (*Le Train*) sous son nom de plume. Sa production commence à être abondante et son assiduité aux cours à l'Université de plus en plus faible. De fait, à la fin de ses études, l'année 1935, il

n'obtient pas son diplôme. Fin mars de cette même année il tente une nouvelle fois de mettre fin à ses jours, essayant cette fois-ci de se pendre. Bien évidemment il échoue. A la suite de ce suicide raté, il a une appendicite qui évolue en péritonite et qui, elle, réussit presque à l'emporter dans l'autre monde. Après trois mois d'hospitalisation il sort guéri mais dépendant de la morphine. A la fin de la guerre, Dazai, de nature fragile, a de plus en plus de problèmes de santé et sombre dans l'alcoolisme. Sa popularité auprès du public est de plus en plus grande, en 1947 il publie *Soleil couchant* puis *La Déchéance d'un homme* en 1948. Il réussit enfin à se suicider en se jetant dans la rivière Tamagawa le 13 juin 1948. Le corps de Dazai n'est découvert que le 19, jour de son anniversaire.

Extrait de « Merry Christmas » dans « Cent vues du mont Fuji » traduit par Didier Chiche.



Mishima Yukio 三島由紀夫 (1925-1970)

Né à Tokyo, Kimitake Hiraoka est plongé dès son enfance dans la littérature et le théâtre Kabuki dont sa grand-mère paternelle, issue d'une famille de samouraï, lui transmet la passion. Vers l'âge de douze ans, l'enfant découvre les classiques japonais et des auteurs occidentaux tels que Wilde, Rilke, puis Radiguet. Il commence alors à rédiger des récits qu'il porte jusqu'à sa mort à sa mère. Invité à publier en feuilleton sa première oeuvre importante, *La Forêt tout en fleurs*, dans la revue *Art et Culture*, Kimitake choisit pour l'occasion le pseudonyme **Yukio Mishima**, et fréquente le milieu de l'École romantique

japonaise.

En 1946, il rencontre l'écrivain Yasunari Kawabata qui encourage la publication de ses manuscrits. Auteur prolifique, Mishima enchaîne nouvelles et romans parmi lesquels on peut citer *Amours interdites* (1951), paru l'année de son premier voyage en Occident, *Le Tumulte des flots* (1954), *Le Pavillon d'or* (1956) ou *Après le banquet* (1960). Parallèlement, l'écrivain se consacre à la rédaction de ce qu'il appelle ses « divertissements », récits populaires qui lui assurent un confort matériel. *La Musique* (1964), roman dans lequel apparaît son aversion pour la psychanalyse, est l'un d'entre eux. Loin de se limiter au genre romanesque, Mishima poursuit également dans la voie du théâtre. Il produit, essentiellement pour la compagnie théâtrale le Bungaku-za, une pièce par an, parmi lesquelles figurent ses *Cinq Nô modernes*.

Mishima se donne la mort de façon spectaculaire au quartier général des forces japonaises en novembre 1970 au cours d'un seppuku. Reconnu à la fois en Orient et en Occident, il est incontestablement le plus grand auteur du Japon de l'après-guerre, et l'un des rares écrivains à avoir décrit la société japonaise dans son ensemble.

Extrait de « Aoi » dans « Cinq Nô modernes ». Traduit par Marguerite Yourcenar et Jun Shiragi



Lus par

Jean-Christian Grinevald
et **Ophélie Bard**

La Compagnie du Sauveterre
www.cie-sauveterre.fr